

DERNIER ÉTÉ
POUR LISA

Du même auteur

La Ronde des innocents

Les Nouveaux Auteurs, 2010
et « Points Thriller », n° P2627

Les Cendres froides

Les Nouveaux Auteurs, 2011
et « Points Thriller », n° P2830

Le Murmure de l'Ogre

Seuil, 2012
et « Points Thriller », n° P3143

Sans faille

Seuil, 2014
et « Points Thriller », n° P4000

Une vraie famille

Seuil, 2015
et « Points Thriller », n° P4333

La Femme à droite sur la photo

Seuil, 2017
et « Points Thriller », n° P4817

VALENTIN MUSSO

DERNIER ÉTÉ
POUR LISA

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour les citations au fil du texte :

Rodrigo Fresán, *La Part inventée*, traduit de l'espagnol (Argentine)
par Isabelle Gugnion, © Éditions du Seuil, 2017.

Kristopher Jansma, *New York Odyssée*, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Troff, © Éditions Rue Fromentin, 2017.

Ian McEwan, *Sur la plage de Chesil*, traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon, © Éditions Gallimard, 2008.

ISBN 978-2-02-139011-7

© ÉDITIONS DU SEUIL, JUIN 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon frère Guillaume

Prologue

Il m'arrive souvent de me demander quelle fut sa dernière pensée ou quelle fut la dernière image qu'elle vit. Avant que son cœur cesse définitivement de battre. Avant que son cerveau, brutalement privé d'oxygène, s'abandonne à une explosion anarchique de fréquences cérébrales qui vous ôte tout libre arbitre et toute conscience réelle du monde.

J'ai lu un jour dans une revue que les scientifiques avaient un temps été persuadés que l'œil humain, pareil à un film sensible, gardait l'empreinte de la scène ayant précédé la mort. On avait cru que l'on pourrait ainsi résoudre des affaires criminelles. Lors de l'autopsie des victimes, le globe oculaire était découpé, nettoyé, puis placé devant un projecteur. Lorsqu'on pouvait voir au travers, on le photographiait dans l'espoir de découvrir sur le cliché le visage de l'assassin. Cette technique avait même reçu un nom : l'optogramme. Bien qu'absurde, elle portait en elle l'idée réconfortante que la science serait un jour capable de fournir des preuves irréfutables et de délester l'homme de sa responsabilité de juger ses semblables, de décider qui est coupable et qui ne l'est pas.

Peut-être en définitive n'y eut-il ni dernière pensée ni dernière image. Peut-être que son cerveau et son corps, tout entiers envahis par une panique indicible, étaient trop occupés à lutter – coups de poing, coups de pied, hurlements, ongles cherchant à arracher la peau de son assaillant –, à s'attacher au mince espoir

que quelqu'un ou quelque chose viendrait mettre un terme à son cauchemar.

Il m'arrive aussi souvent de me dire que personne ne connaîtra jamais la vérité, que les événements qui se déroulèrent aux alentours de minuit le samedi 21 août 2004 sur les rives du lac Michigan resteront à jamais perdus, enfouis, comme quelque trésor caché dans la chambre secrète d'une pyramide. La vérité... Pas celle des hommes ou des tribunaux qui, s'appuyant sur un faisceau de preuves et arguant du sacro-saint « doute raisonnable », s'arrogent le droit de récrire l'histoire à leur convenance. Je parle de la vérité nue, sans artifices : le simple enchaînement des faits, qui ne laisse pas de place à l'interprétation, qui ne demande aucun point de vue particulier.

Je ne crois malheureusement pas qu'un seul d'entre nous soit capable d'une telle objectivité. Car nos vies ne se résument pas à un enchaînement de faits. Elles ne sont constituées que de regards et de jugements que nous portons sur les autres et sur le monde.

Chacun conserve en lui *sa* version de l'histoire. Voici la mienne : celle du dernier été que je passai à Black Oak, petite ville du Wisconsin où j'ai grandi, et que je ne cesse de revivre, presque quotidiennement, depuis plus de dix ans.

PREMIÈRE PARTIE

Le retour

Le passé est un jouet cassé que chacun répare comme il l'entend.

Rodrigo Fresán, *La Part inventée*

New York, avril 2016

Le rendez-vous avait lieu dans le *lounge bar* d'un hôtel branché de la 7^e Avenue, le type même d'endroit où je ne mettais les pieds que contraint et forcé, pour raisons professionnelles.

J'étais en avance, du moins en étais-je persuadé avant de sortir de l'ascenseur et d'apercevoir au fond du salon, installée sur un élégant canapé crème, celle à qui dix ans de règne incontesté sur les pages littéraires du *New York Times* valaient toute une flopée de surnoms aussi ronflants qu'intimidants – « la madone du monde des livres », « le sniper de la littérature », « la papesse des belles-lettres », et quelques autres savoureuses périphrases qui m'étaient depuis longtemps sorties de l'esprit –, l'une des femmes les plus redoutées et les plus haïes de cette ville, devant laquelle agents et éditeurs se confondaient en courbettes et salamalecs dans l'espoir ténu de voir figurer leurs poulains en bonne place dans le célèbre quotidien, en un mot comme en cent, l'insubmersible Penny MacLane.

Je ne l'avais pas revue depuis presque trois ans, mais elle n'avait pas plus changé que si je l'avais quittée la veille : sèche comme un coup de trique dans son tailleur parme bon chic bon genre, lèvres figées dans un rictus vaguement comminatoire, exudant ce mélange de fatuité et d'assurance des gens sûrs de leur pouvoir et de leur position.

Dans l'espoir de lui faire bonne impression, je m'étais d'abord affublé d'une cravate paisley – un cadeau de Noël aussi hideux qu'inutile gisant depuis des lustres dans le tréfonds de ma garde-robe –, que j'avais eu la présence d'esprit de retirer dans l'ascenseur et qui formait désormais un bourrelet peu seyant dans la poche de ma veste.

Une critique enthousiaste de Penny, si elle ne valait pas une recommandation d'Oprah Winfrey, vous assurait néanmoins de confortables ventes et vous donnait le sentiment de figurer dans la liste des auteurs influents du moment. J'étais anxieux, dégoulinant déjà dans ma chemise blanche trop cintrée, et furieusement nostalgique de l'époque où, fort de mes succès et de mes tirages, j'assenais aux journalistes des réponses définitives sur le métier d'écrivain.

Je tentai de faire bonne figure en montant à l'abordage. Penny ne prit même pas la peine de se lever pour me serrer la main.

– Bonjour, Nick, ravie de vous revoir.

– Ravi également.

Pourquoi avais-je l'impression que ces amabilités consenties du bout des lèvres dissimulaient une furieuse envie de me dévorer tout cru ?

– Jay m'a passé un coup de fil hier après-midi.

– Je sais, il m'en a touché un mot.

Traduction : Jay, mon éditeur, m'avait sermonné pendant plus d'une heure dans son bureau de Flatiron, un capharnaüm surchargé de manuscrits, de bouquins fraîchement sortis des presses et de piles de lettres d'agents. « Reste zen, aimable et courtois, d'accord ? Le pit-bull va essayer de te pousser dans tes retranchements, ne tombe pas dans le panneau, je t'en prie ! » Plus facile à dire qu'à faire...

– Il vient de m'envoyer les épreuves de votre roman. Je n'ai malheureusement pas encore eu le temps de les lire.

Un serveur tiré à quatre épingles s'approcha de notre table. Penny MacLane avait commandé une infusion qui dégageait une

odeur de pomme et de vanille plutôt écœurante. Comme j'avais déjà ingurgité quatre cafés serrés depuis mon réveil, je pris un jus d'orange.

– Ça ne vous gêne pas si j'enregistre ?

– Bien sûr que non.

Tout autant que ma réponse, sa question était de pure forme. Elle déposa sur la table basse un enregistreur à cassettes qui me fit froncer les sourcils : c'était le genre d'antiquités qu'on ne devait même plus pouvoir dénicher sur eBay.

– Ne vous moquez pas de moi. Il est indestructible, je travaille avec depuis près de vingt ans. Je déteste utiliser ces... « bidules » numériques.

Je lui adressai un sourire complice.

– Comme je vous comprends... Vous savez que j'ai tapé mon premier roman sur une Adler des années 60 ? Elle appartenait à mon père. Quasiment le même modèle que celui de Jack Torrance dans *Shining*. « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » – vous vous souvenez ? Espérons que je ne finisse pas comme lui...

– C'est amusant, dit-elle froidement en appuyant sur une touche de l'enregistreur. On peut commencer ? Pouvez-vous me dire un mot sur votre prochain livre ? J'ai cru comprendre que l'histoire se passait encore dans le Wisconsin.

C'était avec une délectation palpable qu'elle avait insisté sur l'adverbe « encore » – sans doute une manière de me faire comprendre que je ressaisais.

– Oui... On en revient toujours aux sources, en définitive.

Je cherchai la position la moins inconfortable sur ma banquette, puis me mis à débiter le résumé que j'avais appris par cœur la veille au soir. Mon histoire, énoncée à voix haute, me parut soudain inepte. Je me demandai quelle quatrième de couverture le service marketing serait capable de bricoler pour pousser mes habituels lecteurs à se délester de vingt précieux dollars.

– Ça a l'air intéressant, dit poliment Perry une fois que j'eus fini. J'ai hâte de le lire.

– Merci.

Elle sirota une gorgée de tisane avec une saisissante économie de mouvements. Comment faisait-elle pour rester aussi hiératique sur ce sofa ?

– Remontons un peu dans le passé, si vous le voulez bien. Vous avez fait une entrée fracassante dans le monde des lettres en 2010 avec la publication de votre premier roman, *Les Leçons du passé*. À l'époque, vous aviez à peine...

– 23 ans, énonçai-je d'un ton modeste.

– Quels souvenirs gardez-vous de ce formidable succès ?

Évidemment, Penny se moquait comme d'une guigne de mon prochain roman : son entrée en matière n'avait été qu'une ficelle grossière destinée à m'amadouer.

– Eh bien... j'ai eu l'impression d'être pris dans un immense tourbillon. Les demandes d'interview, les télévisions, les enchères hallucinantes sur les droits du livre... je n'aurais jamais pensé vivre ça un jour. En réalité, je n'imaginai même pas au départ que ce roman puisse intéresser un agent ou un éditeur.

– Parlons justement de votre éditeur. Jay Baker s'occupe de vous depuis vos débuts. Vous êtes très proche de lui, n'est-ce pas ?

– Effectivement, Jay a immédiatement cru en moi. Il m'a fait retravailler *Les Leçons du passé*, m'a aidé à débarrasser le texte des fameuses scories du débutant. Je sais que je lui dois beaucoup.

– Ce succès a dû engendrer une grosse pression. Vous deviez vous sentir comme Atlas condamné à porter la voûte céleste sur ses épaules.

Je dus réfréner un rire à sa comparaison pompeuse.

– C'est vrai que l'écriture de mon deuxième roman a été un peu compliquée. J'étais en tournée dans tout le pays et à l'étranger. Les avions, les hôtels... je manquais de temps. J'ai dû m'adapter, tout simplement.

– Et avant la sortie du livre, dans quel état d'esprit êtes-vous en général ?

– Je pense être comme tous les écrivains : impatient, anxieux, attendant fébrilement les premières critiques, en particulier celle du *New York Times*.

Elle m'adressa un sourire plus agacé qu'amusé. Si elle n'avait rien contre une discrète déférence, Penny MacLane avait l'obséquiosité en horreur.

– Je suis désolée d'aborder ce point, Nick, mais les ventes de vos deux derniers romans, tout comme les critiques, d'ailleurs, ont été pour le moins décevantes.

« Reste zen, aimable et courtois. » Je pris tout mon temps pour faire descendre une gorgée de mon verre et éviter de sortir de mes gonds.

– « Décevantes », peut-être par rapport à mon premier livre, un best-seller, mais j'imagine que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des écrivains seraient ravis de s'en contenter.

– Évidemment, fit-elle, piquée au vif, tout est relatif.

– Mes deux derniers textes étaient... plus intimistes, plus psychologiques. Je savais parfaitement que je prenais un risque d'un point de vue purement commercial. Mais j'aime bousculer le lecteur. Il n'y a rien de pire que de le laisser s'installer dans une routine, vous ne croyez pas ?

– Hum... Votre premier livre a fait grand bruit bien au-delà du monde littéraire parce qu'il était inspiré d'une histoire vraie, un fait divers dont la presse à l'époque a beaucoup parlé.

Je sentis les battements de mon cœur s'accélérer.

– Je ne présenterais pas les choses de cette manière.

– Allons, Nick ! Vous savez ce que disait Fellini : « La perle est l'autobiographie de l'huître. » Un écrivain est comme une éponge. Ce drame qui a traversé votre vie était au cœur de votre roman.

– Ce roman n'a pas été directement inspiré par des faits réels.

– Vous oubliez qu'à l'époque la famille de la victime a tenté de le faire interdire !

– Non, Penny, je ne peux pas vous laisser dire ça. Il y a eu des rumeurs colportées par la presse, mais personne n'a jamais voulu faire interdire quoi que ce soit.

– Vous avez pourtant dû récrire certains passages avant la parution, et pas seulement pour des considérations littéraires.

– J’avais commis l’erreur de conserver les noms des lieux où j’ai passé mon enfance. Mais j’ai vite compris que cela pouvait semer la confusion dans l’esprit des lecteurs, et ces modifications, je les ai faites de mon propre chef, sans que personne me le demande.

Penny toussota comme une petite fille bien élevée qui craindrait de se faire remarquer. Je n’aimai pas cette soudaine réserve et j’avais raison de craindre le pire.

– Pourriez-vous me parler d’Ethan Walker ?

J’eus un moment de flottement. La seule mention de ce nom réveillait des souvenirs trop douloureux que j’avais cru naïvement pouvoir tenir à l’écart de la conversation.

– Penny, je pensais que Jay avait été clair sur la question : nous ne devons pas parler de l’actualité.

Mauvaise comédienne, elle fit mine de s’offusquer :

– Je n’ai rien convenu de tel avec lui. Je lui ai simplement promis que nous parlerions de votre prochain livre – ce que nous avons fait.

– Je n’ai rien à vous dire sur Ethan.

– Tout de même, vous avez bien un avis sur sa récente libération ?

Je sentis des gouttes de sueur perler sous mes aisselles. Quelle alternative m’était donnée ? Planter Penny MacLane devant sa tisane bio et m’attirer de gros ennuis, ou entrer dans son jeu et m’attirer de *très* gros ennuis ?

– Je n’ai plus parlé à Ethan depuis douze ans.

– Vous n’êtes jamais allé le voir en prison ? Vous ne l’avez jamais appelé ?

– Non.

Penny afficha une moue qu’elle avait dû longuement parfaire devant le miroir de sa salle de bains : « Vous êtes dans le pétrin, laissez-moi donc vous aider... »

– Écoutez, Nick, ce n'est un secret pour personne : au cours de ma carrière, je ne me suis pas fait que des amis... J'avoue m'être montrée moins dithyrambique que la plupart de mes collègues au sujet de votre premier roman, mais j'y ai immédiatement décelé la patte d'un véritable auteur. J'ai toujours eu de la sympathie pour vous, sincèrement, et j'ai suivi votre carrière avec beaucoup d'intérêt. Mais...

– Car bien sûr il y a un « mais ».

– ... dans mon bureau m'attend un semi-remorque de romans qui paraîtront dans les deux prochains mois. Vous savez combien les choses ont changé en l'espace de quelques années. Le marché du livre est devenu instable, le monde de la critique est trop bruyant et confus. Nous sommes malheureusement contraints de faire des choix dans l'espoir d'attirer de nouveaux lecteurs.

– Ne vous fatiguez pas, Penny, j'ai compris : mes ventes ne plaident plus en ma faveur. Il vous faut du sensationnel, du croustillant...

Silence gêné de sa part.

– Nous devons tous nous adapter, dit-elle enfin. Mon rédacteur en chef était réticent à l'idée que je vous consacre un portrait. Si Jay n'avait pas autant insisté... Comprenez-moi : je ne peux pas m'en tenir à un roman que je n'ai même pas lu ! Les lecteurs ont besoin d'être appâtés. Ils ont envie qu'on leur raconte une histoire – or personne n'a oublié cette affaire, ça je peux vous l'assurer.

Hésitant, je passai deux doigts sur la commissure de mes lèvres. Le regard de Penny se mit soudain à luire. À l'instar de ses futurs lecteurs, elle savait qu'elle m'avait ferré et qu'il ne lui restait plus qu'à me sortir la tête hors de l'eau. Je n'avais plus le choix. Ou peut-être trouvais-je commode de m'en persuader.

– Nick, j'ai besoin de connaître votre intime conviction. Croyez-vous, comme des millions de gens dans ce pays, que votre ami Ethan a tué Lisa Nielsen ?

Chicago Tribune
18 février 2016

AFFAIRE LISA NIELSEN : CONDAMNATION INVALIDÉE

Ethan Walker, condamné à la prison à perpétuité en 2005 pour le meurtre de Lisa Nielsen, vient d'obtenir d'un juge du Wisconsin sa remise en liberté. Aujourd'hui âgé de 30 ans, il pourrait sortir très prochainement de prison, à moins que les procureurs ne fassent appel de la décision d'annuler sa condamnation.

Le juge Joseph Weaver a estimé que les droits constitutionnels de M. Walker avaient été bafoués lors de son arrestation et de son interrogatoire, et que ses aveux étaient donc irrecevables. Le magistrat a également insisté sur le fait que les traces d'ADN retrouvées sur la victime ne constituaient pas des preuves significatives, dans la mesure où l'enquête avait clairement établi que l'accusé entretenait une relation intime avec la jeune fille.

Cette décision rarissime de la cour fédérale marque une nouvelle étape majeure dans cette affaire qui avait eu un retentissement national et avait durablement divisé l'opinion publique. Pour les soutiens de l'accusé, cette condamnation avait illustré les failles du système judiciaire américain. Les avocats de

DERNIER ÉTÉ POUR LISA

M. Walker ont toujours soutenu que l'enquête avait été bâclée et menée uniquement à charge contre leur client, sur la base d'indices matériels contestables. « Nous nous réjouissons évidemment de cette décision, ont-ils déclaré. Le combat acharné que nous avons mené ces dernières années n'aura pas été inutile. Notre priorité maintenant, c'est d'aider Ethan à se reconstruire et à commencer une nouvelle vie, même si nous avons conscience que rien ne pourra effacer l'injustice qu'il a eu à subir. »

Jay avait réservé une table au Shuko, son adresse favorite dans l'East Village. Comme d'habitude, mon éditeur mangeait et buvait de bon cœur. Mon rendez-vous cataclysmique avec l'ouragan MacLane m'avait quant à moi ôté tout appétit, et je me contentais depuis un bon moment de pousser du bout de mes baguettes les piments rouges marinés qui languissaient dans mon assiette.

– Allez mange, mon vieux, c'est un vrai régal ! On se fout complètement de ce que cette vieille harpie écrira ! Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise publicité...

– Je sais. Il n'y a que de la « publicité-tout-court », c'est ce que tu répètes toujours.

– Je le répète parce que c'est vrai, répondit-il la bouche pleine. Les gens passent leur temps à zapper, ils sont devenus de véritables ectoplasmes. Même les lecteurs du *Times* ne s'emmerdent plus à lire les articles en entier. Ils verront ton nom, celui du bouquin, et avec un peu chance ta bouille de gendre idéal. Que demander de plus ?

La désinvolture de Jay m'exaspérait.

– Ah bon, tu trouves que j'ai une bouille de gendre idéal ?

– Oui, enfin... un gendre idéal qui cacherait un squelette dans le placard.

Bizarrement, je trouvai que la formule me seyait à merveille.

– Tu m'as vraiment fait un sale coup avec MacLane : tu m'avais promis que l'interview porterait sur mon roman, et sur rien d'autre !

J'étais sur la plage des Hollandais. Le lac était parfaitement étale, uniforme, comme sur un dessin d'enfant. Lisa portait la robe écrue de la dernière photo que j'avais prise. Ses cheveux, défaits, tombaient sur ses épaules. Sa présence sur cette plage ne m'étonnait pas. Peut-être n'était-ce pas un rêve, après tout, mais une de ces réalités alternatives où ma sœur aurait vécu une autre vie, rencontré des personnes que je ne connaîtrais jamais, connu d'autres amours. Une belle vie, espérais-je. Préférable à la seule que je lui avais connue.

Ses lèvres demeuraient immobiles mais je l'entendais me parler. Sa voix était claire, cristalline.

– Tu viens, Nick ?

– Je ne peux pas, Lisa. On a besoin de moi ici.

– Mais... il n'y a plus personne.

Je me retournais pour constater que la plage était déserte. Alors, pour la première fois, je réalisais que ma vie était peuplée de plus de morts que de vivants.

Devant mon hésitation, elle haussait les épaules – « tant pis » –, comme si elle avait elle-même conscience de n'être que le personnage d'un rêve, l'élément insignifiant d'une pièce qui ne mérite pas d'être jouée jusqu'au bout.

J'aurais aimé lui tendre la main et lui dire : « Reste encore un peu, s'il te plaît, juste un moment. » Mais je la laissais partir, parce qu'il me semblait que, désormais, il n'y avait rien d'autre à faire.

Et, tandis que les vagues refluaient à mes pieds, je la regardais s'éloigner lentement sur la plage, suivant des yeux les traces de pas imperceptibles qu'elle laissait derrière elle – jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une figure évanescence que je n'arrivais déjà plus à fixer dans ma mémoire, un vague point, minuscule, tremblant, qui finissait par se fondre avec l'horizon.

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2018. N° 139011 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE